

Philippe BECK

Les écrivains du front belge

Groupements, revues, littérature de guerre et antimilitarisme

Résumé

La présente contribution constitue une étude inédite des associations des écrivains du front dans la Belgique de l'entre-deux-guerres en se basant sur du matériel d'archives inédit. Pour une mise en contexte, nous évoquerons brièvement la situation en France et en Allemagne, avant de mettre en lumière le cas belge. Les écrivains du front étaient surtout liés aux revues littéraires *La Renaissance d'Occident*, dirigée par Maurice Gauchez, et *La Revue Nationale*, dirigée par Robert Merget. Dans une approche comparative, nous nous pencherons sur la réception de la littérature de guerre dans lesdites publications et questionnerons dans ce contexte les perceptions nationalistes, cosmopolites ou pacifistes. Les deux dernières parties seront consacrées aux Invalides de la région d'Eupen-Malmedy, rattachée à la Belgique en 1920, et à leur seul écrivain du front, Peter Schmitz.

Abstract

This previously unpublished study about the war poet associations in Belgium between the First and the Second World Wars is based on disregarded archive material. In order to give the reader a larger context, this paper starts with a brief outline of the situation in France and Germany. It eventually throws light on the Belgian case, where the war poets were mainly linked to two literary journals, namely *La Renaissance d'Occident*, edited by Maurice Gauchez, and *La Revue Nationale*, edited by Robert Merget. In a comparative approach, the article will then focus on the reception of war literature in these publications, before considering how nationalist, cosmopolitan and pacifist perceptions prevail. The last two sections are dedicated to the ex-servicemen (*Invalides*) of Eupen-Malmedy, a region annexed to Belgium in 1920, and to its only war poet, Peter Schmitz.

Pour citer cet article :

Philippe BECK, « Les écrivains du front belge. Groupements, revues, littérature de guerre et antimilitarisme », dans *Interférences littéraires*, nouvelle série, n° 3, « Les écrivains et le discours de la guerre », s. dir. François-Xavier LAVENNE & Olivier ODAERT, novembre 2009, pp. 163-176.

LES ÉCRIVAINS DU FRONT BELGE

GROUPEMENTS, REVUES, LITTÉRATURE DE GUERRE ET ANTIMILITARISME ENTRE 1920 ET 1940

Après la Grande Guerre, les soldats ayant survécu à l'expérience du front rentraient désillusionnés. Le mythe du héros patriotique s'était effondré et il était difficile de réintégrer une vie quotidienne « normale ». Par différents biais, ils cherchaient à combler le vide auquel ils devaient faire face. Certains se sont engagés dans des mouvements pacifistes à caractère international, qui, déjà présents au XIX^e siècle, connurent un véritable essor pendant la décennie suivant la guerre, d'autres ont trouvé de l'appui dans des associations d'anciens combattants écrivains. Après un bref aperçu de la situation en France et en Allemagne en guise d'introduction, la présente étude se penchera sur les associations d'écrivains du front qui ont existé en Belgique pendant l'entre-deux-guerres, sur leurs rapports aux nationalismes et leur image de l'Allemagne. Ainsi, nous leverons le voile sur un chapitre inédit de l'histoire culturelle de la Belgique.

ÉCRIVAINS COMBATTANTS EN FRANCE ET EN ALLEMAGNE

En France, une « Association des Écrivains Combattants (AEC) » vit le jour en 1919¹. En même temps des anciens soldats s'occupaient de l'édition d'ouvrages collectifs. Ainsi, André Ducasse publie en 1924 et en 1932 deux grandes anthologies, respectivement l'*Anthologie des écrivains morts à la guerre* et l'*Anthologie des écrivains du front*, dans lesquelles il rassemble les écrits d'une centaine d'écrivains combattants. On y trouve les incontournables Henri Barbusse, Roland Dorgelès et Erich Maria Remarque, ainsi que bon nombre d'auteurs moins connus.

La France était également le berceau de plusieurs mouvements internationaux pacifistes parmi lesquels on comptait des écrivains militants, comme la « Ligue internationale des combattants de la paix (LIPC) » siégeant à Paris ou l'« Association républicaine des anciens combattants (Arac) » – créée en parallèle aux Pays-Bas –, dont Henri Barbusse était cofondateur et premier président en 1917. Membre du Parti communiste français et instigateur du mouvement « Clarté, internationale de la pensée », l'auteur de *Le Feu* (1916) était également à l'origine du « Mouvement Amsterdam Pleyel », fondé en 1933 avec Romain Rolland, et dont le but était de lutter contre le fascisme et toute forme de guerre.

1. Pour une étude des écrivains du front pendant la guerre voir Nicolas BEAUPRÉ, *Écrire en guerre, écrire la guerre : France, Allemagne 1914-1920*, Paris, CNRS, 2006.

L'Allemagne ne connut pas d'associations d'écrivains anciens combattants comme en France ou en Belgique, parce qu'on n'y avait pas donné le même sens à la guerre. Les auteurs allemands antimilitaristes côtoyaient plutôt les milieux communistes, comme par exemple Ludwig Renn, ou figuraient parmi les membres fondateurs d'autres revues ou associations pacifistes. Tel était le cas pour Carl von Ossietzky, pendant des années rédacteur en chef de *Die Weltbühne* (1905-1933), et pour Kurt Tucholsky, son collaborateur le plus prolifique. Ces deux journalistes comptaient en 1919 parmi les membres fondateurs de l'association de la paix des vétérans de guerre, *Friedensbund der Kriegsteilnehmer* (FdK), à qui le mouvement « *Nie wieder Krieg!* » (Plus jamais la guerre !) fut intimement lié. Celui-ci connut de grands succès pendant les premières années d'après-guerre avec des manifestations pacifiques annuelles à la fin du mois de juillet ou au début du mois d'août, commémorant ainsi le début de la guerre. Le point culminant était atteint en 1921 déjà, lorsque des centaines de milliers de personnes manifestèrent². Ensuite, l'enthousiasme chuta rapidement. En 1924, le gouvernement allemand profita – volontairement ou involontairement – du manque d'homogénéité du mouvement pacifiste pour instaurer officiellement une « journée du sacrifice » (*Opfertag*). Lors d'une grande fête d'inauguration d'un monument commémoratif pour les soldats défunts de la guerre devant le Reichstag, le gouvernement fit appel aux sentiments patriotiques, ainsi qu'au portefeuille de la population qui était invitée à soutenir financièrement le projet via des donations. « Ceci plaisait plus à l'opinion publique que la tentative du mouvement “plus-jamais-la-guerre !” de mobiliser les masses pour un pacifisme radical »³. Kurt Tucholsky analysa la situation rétrospectivement en 1927. Dans un article, il explique que le pacifisme avait raté « son grand moment » à la fin de l'année 1918, lorsqu'il manqua de donner aux soldats « un équivalent moral pour leurs souffrances »⁴. Au lieu de célébrer les invalides comme héros, on aurait dû les célébrer comme victimes d'une idéologie. De cette manière, il aurait été possible d'utiliser leurs énergies et motivations pour combattre la guerre. Mais le côté nationaliste sut mieux s'approprier ces agents potentiels de la paix. Car tous les monuments, tous les films et toutes les commémorations ne font, aux yeux de Tucholsky, que la « publicité » de la guerre.

Vers la fin des années vingt, le mouvement pacifiste se trouve quasi entièrement paralysé. Il réussit néanmoins à maintenir un certain pouvoir à travers des revues militantes telles que le *Tage-Buch* (1920-1933), *Das andere Deutschland* (1925-1933) ou *Die Weltbühne*, jusqu'à ce que le régime nazi interdise leur publication. Mais déjà avant 1933 des journalistes et écrivains jugés « gênants » furent persécutés. Tucholsky quitta l'Allemagne pour la Suède en 1932, où, par détresse face à la situation politique du Reich, il se donna la mort en 1935. Quant à Ossietzky, il fut écroué à la suite de la publication de renseignements secrets sur la *Luftwaffe* dans la *Weltbühne*

2. Wolfgang BENZ, *Von Bertha Suttner bis Carl von Ossietzky: Die deutsche Friedensbewegung 1890-1939*, dans ID., *Pazifismus in Deutschland. Dokumente zur Friedensbewegung 1890-1939*, Frankfurt a. M., Fischer Taschenbuchverlag, 1988, pp. 7-51, ici p. 33.

3. *Ibid.*, p. 35. Traduction Philippe Beck

4. « Der Pazifismus hat seinen großen Augenblick versäumt, welcher das Ende des Jahres 1918 war. Wir haben den Millionen, die zurückgekehrt sind, kein seelisches Äquivalent für ihre Leiden gegeben – hätte man die Krüppel als Opfer einer Idee gefeiert, so wäre das im Menschen wohnende Element der lebensnotwendigen Eitelkeit Triebfeder zum Frieden, zur Kriegsverneinung geworden. Die andre Seite hat diese gebornen Agenten des Pazifismus eingefangen. » Ignaz WROBEL (=Kurt TUCHOLSKY), *Über wirkungsvollen Pazifismus*, dans *Die Weltbühne*, n° 41, 11.10.1927, p. 555.

en 1929⁵. Hitler ordonna son transfert dans un camp de concentration, mais le combat farouche contre le régime nazi de Ossietzky fut mondialement reconnu et il reçut en 1936 le Prix Nobel de la Paix, un fait tellement fâcheux pour Hitler et ses acolytes qu'ils interdirent désormais à tout Allemand d'accepter quelconque prix international. Le régime empêcha d'ailleurs Ossietzky de se rendre en Norvège pour réceptionner le prix. À la suite des mauvais traitements subis en camp de concentration, son état de santé se dégradait et il fut transféré vers un hôpital de police à Berlin, où il mourra des séquelles de la tuberculose contractée pendant sa détention.

Comme nous le verrons, ces groupements français et allemands ont eu un certain impact sur les écrivains du front belges. À Bruxelles l'Association des Écrivains Combattants belges (AECb) fut le pendant de l'AEC française, et les revues allemandes *Die Weltbühne* et *Das andere Deutschland* trouvèrent un sol fertile dans les Cantons de l'Est.

Associations et Revues littéraires à Bruxelles

En Belgique, les écrivains du front étaient surtout liés à deux revues littéraires : *La Renaissance d'Occident* et la *Revue Nationale*. Le chimacien Maurice Gauchez était à l'origine de plusieurs groupements d'écrivains : l'« Association des Écrivains Combattants belges », parfois aussi appelée « Amicale des Écrivains anciens combattants », le « Cercle artistique et littéraire des Invalides »⁶ et l'« Association des Écrivains et Journalistes Combattants de Belgique »⁷.

Le plus important groupe semble avoir été celui des écrivains rassemblés autour de la revue littéraire *Renaissance d'Occident*⁸. Son premier acte était d'éditer les œuvres de leurs camarades morts au front. Les Éditions de la Renaissance d'Occident à Bruxelles publièrent ainsi *Proses et Poèmes écrits au Front 1914-1918* [1921 ?] de Léo Somerhausen, tandis que les œuvres de Louis Boumal – dont son *Carnet de Campagne* – étaient publiées auprès des Éditions des Cahiers à Liège. Le collectif dit « Les écrivains-soldats du Front belge », parmi lesquels Theo Fleischman et d'autres qui réapparaissent ensuite dans le comité de rédaction de *La Renaissance d'Occident* et de la *Revue Nationale*, publia en 1919 *Nous... sur l'Yser* chez Plon à Paris. Trois ans plus tard, l'*Anthologie des Écrivains belges morts à la guerre* était un des premiers livres à paraître aux Éditions de la Renaissance du Livre dirigées par Maurice Wilmotte⁹. Les

5. L'article concerné avait été rédigé par Heinz Jäger (*Windiges aus der deutschen Luftfahrt*, dans *Die Weltbühne*, n° 11, 12.03.1929, pp. 402-407) qui fut également condamné à 18 mois de prison pour « Landesverrat » (trahison) et « Verrat militärischer Geheimnisse » (trahison de secrets militaires).

6. La seule mention faite de cette association se trouve dans un article de journal : « À l'Hôtel des Invalides », dans *Le Soir*, 14.12.1939, Archives et Musée de la Littérature, Bruxelles (par la suite ML ou MLA), ML 3638/106.

7. Voir aussi Maurice GAUCHEZ, *Les journalistes belges écrivains*, Bruxelles, Sobeli, 1949, MLA 18413 et la brochure portant le même titre, MLA 22697.

8. C'est malheureusement le seul groupe pour lequel des pièces d'archives sont disponibles. Archives consultées : Archives et Musée de la Littérature, Archives Générales du Royaume (Bruxelles), Centre d'Études et de documentation Guerres et Société contemporaines (Bruxelles), Bibliothèque Royale de Belgique (Bruxelles), Musée royal de l'Armée Belge et d'Histoire Militaire (Bruxelles).

9. Voir Lucien CHRISTOPHE, « À propos d'une anthologie », dans *La Vie Intellectuelle*, 1923 (?), ML 3635/31 – *À propos d'une anthologie*.

Éditions Neggor à Leuven avaient, quant à elles, créé une « Collection des écrivains anciens combattants »¹⁰. En 1939, une dernière collection de textes de l'Amicale des écrivains anciens combattants, *Vingt ans après!... Récits, contes et impressions de la guerre 1914-1918*, commémorait la fin de la Grande Guerre. Notons encore l'organisation de « Salons des Écrivains Combattants » par l'Amicale des Écrivains Combattants dont le quatrième et dernier prit place à Liège en mai 1939¹¹.

LA RENAISSANCE D'OCCIDENT

Maurice Gauchez, de son vrai nom Maurice Gilles, fonde en 1919 le groupe et la revue littéraire mensuelle *La Renaissance d'Occident* (1920-1931, 1938-1940). Le but était de « montrer ce qui fleurit dans le jardin du nouvel Occident » en publiant exclusivement des œuvres en langue française inédites¹². Les écrivains se rencontraient une fois par mois au café *Le Diable au Corps*, Rue au Choux, à Bruxelles. Aux yeux de Max Deauville ce rassemblement fut un geste important, pour le milieu littéraire anéanti par la guerre, ainsi que pour les écrivains du front qui étaient, de ce fait, isolés :

C'est alors que Maurice Gauchez parut. Il ramassa les isolés que nous étions et les réunit en un amalgame hétéroclite qu[e] constitua le groupe de *La Renaissance d'Occident*. Il y avait un peu de tout là-dedans. Les uns apportaient avec eux la nostalgie de Londres ou de Paris, ou même du midi de la France, où ils avaient vécu pendant les hostilités, soit comme blessés ou pour quelque autre raison. D'autres comme Théo Fleischman, Wyseur, Jacques Kervyn de Meerendré, Frenay-Cid, Charles Conrardy, Maurice Gauchez et moi-même, avions vécu dans la guerre elle-même. Et alors ? Qu'y avait-il autour de nous ? Il n'y avait plus de milieux littéraires, pas de groupes, rien à quoi pouvoir s'accrocher. C'est alors que surgit la voix de Gauchez : clamans in deserto !¹³

Gauchez parvient ainsi à contribuer de manière significative au renouveau du milieu littéraire belge au lendemain de la guerre. *La Renaissance d'Occident* connaît un certain succès dans les années vingt, avant que des difficultés n'obligent la rédaction à interrompre sa parution entre 1931 et 1938. Deux ans plus tard, l'invasion allemande mettait définitivement un terme à la revue.

LA REVUE NATIONALE

Un autre collectif comptant des écrivains du front dans ses rangs était celui de la *Revue Nationale*. Fondée en 1928 par un jeune Robert Merget alors âgé de vingt

10. En novembre 1938 parurent par exemple : Max Deauville, *Le Crime d'Isidore, Tamerlan et La Courbe d'une Étoile* ; Christian Van Com, *Chiffons de Papier* ; Maurice Gauchez, *Par dessus les Moulins* ; Constant Burniaux, *La Femme et l'Enfant*.

11. « Le IV^{ième} Salon des Écrivains Combattants », dans *Le Soir*, 15.05.1939, ML 3638/8.

12. Maurice GAUCHEZ & Léon BOCQUET, « Manifeste », dans *La Renaissance d'Occident*, s. dir. Maurice GAUCHEZ, Bruxelles – Anvers, J.-E. Buschmann, 01.01.1920, p. 3.

13. <http://www.maxdeauville.be/bio.php>, paragraphe « Sa vie littéraire », consulté le 15 novembre 2007.

ans, la *R.N.* ne publiait que des œuvres inédites et devint l'organe de publication par excellence pour ce groupe de jeunes écrivains belges. Ce n'est que quelques années plus tard que des écrivains ayant connu la guerre, comme Ege Tilmns qui remporta le *Prix de l'Yser* pour son roman *Calme sur le Front belge* (1932), rejoignirent le groupe. En tout cas pas moins de 40 écrivains collaboraient à la *R.N.*, parmi lesquels Georges Dumont, Jean Noël, Norbert Gauthier ou Adelin Van Ypersele de Strihou¹⁴.

Plus audacieuse, mais aussi plus conservatrice que *La Renaissance d'Occident*, la *R.N.* tenait à rétablir la fierté littéraire nationale en s'inspirant des mots de Léopold II : « La gloire littéraire est le couronnement de tout édifice national »¹⁵. Pour Merget la Belgique devait se montrer fière et digne de la génération de la *Jeune Belgique* (1881-1897) ayant marqué la fin du siècle précédent. C'est ainsi que le groupe développe une attitude pour le moins ambivalente par rapport à tout discours nationaliste. Le souci premier du groupe était de différencier la littérature belge de langue française de la littérature de France. Le premier grand débat de la *R.N.* tournera d'ailleurs autour de la question « Existe-t-il une littérature belge ? ». Se voulant distants par rapport à tout « nationalisme politique », ils y préférèrent un « nationalisme littéraire » : « Notre nationalisme artistique et littéraire sera donc constructif, à l'encontre de certains nationalismes politiques, avec lesquelles nous n'avons d'ailleurs aucune relation »¹⁶, explique Merget dans le Manifeste des Jeunes Écrivains Nationaux. Un esprit nationaliste persiste donc malgré tout, et même plus que cela : le groupe veut se distinguer clairement, non seulement de la littérature française de France, mais aussi des autres littératures.

Le cosmopolitisme et l'eupéanisme¹⁷ qui remportent un vif succès parmi beaucoup d'artistes¹⁸ pendant la première moitié de l'entre-deux-guerres ne feront pas partie du programme de la *R.N.* Merget s'y oppose explicitement en défendant la perspective nationaliste de sa revue :

Nous nous opposons au cosmopolitisme artistique, niveleur des originalités propres à chaque nation. Nous n'oublions pas qu'avant d'être Européens, nous sommes des Belges. Nous sommes fiers de notre patrie artistique comme de notre patrie politique, et nous n'entendons pas la laisser asservir par des modes et influences étrangères ou à tendances antinationales ; cet asservissement spirituel étant toujours pour une nation le prologue de son asservissement politique.¹⁹

L'influence germanique, et plus particulièrement l'influence allemande, est, quant à elle, jugée moins dangereuse, quoique « à surveiller » en vue des liens étroits avec les mouvements culturels flamands existant surtout depuis la Première Guerre mondiale. Une vive hostilité est exprimée vis-à-vis de l'art africain : « Ce n'est pas sous prétexte de retourner à l'art simple et primitif que l'on peut accepter comme des

14. Liste complète dans *Revue Nationale*, n° 1-2/1931.

15. Cité d'après *Revue Nationale*, 01.12.1928, p. 2.

16. Robert MERGET, « Manifeste des Jeunes Écrivains Nationaux », dans *Anthologie des Jeunes Écrivains du Groupe de la R.N.*, Bruxelles, Éditions de la Revue Nationale, 1932, pp. 11-17, ici p. 11.

17. Concernant les mouvements eupéistes en Belgique voir Geneviève DUCHENNE, *Esquisses d'une Europe nouvelle. L'eupéisme dans la Belgique de l'entre-deux-guerres (1919-1939)*, Bruxelles, Peter Lang, « Euroclio », 2008.

18. Pour une étude de l'eupéanisme parmi les écrivains voir Paul Michael LÜTZELER, *Die Schriftsteller und Europa. Von der Romantik bis zur Gegenwart*, Piper, München 1992.

19. Robert MERGET, *op. cit.*, pp. 12-13.

directives artistiques les balbutiements de quelques nègres, revus et corrigés par des métèques »²⁰. Quant à l'influence anglo-saxonne, elle véhiculerait des valeurs décadentes et pourrait ainsi représenter un danger pour la société belge.

L'attitude envers l'art moderne contemporain témoigne également de l'esprit conservateur et nationaliste du groupe. L'avant-garde est considérée comme anarchiste et nihiliste. Le groupe de la R.N. se voit même comme contre-mouvement à celle-ci :

[...] c'est-à-dire contre les impressionnistes [sic] incohérents, les surréalistes peu sincères, les fantaisistes inintéressants, les dadaïstes imbéciles et les futuristes fumistes. Il est évident qu'en art nous condamnons avec la dernière rigueur le cubisme, car, pour nous, le beau n'est et ne sera jamais monstrueux. En un mot nous sommes des adversaires de ce nihilisme artistique [...].²¹

Si la génération de Georges Rodenbach, Eugène Demolder, Émile Verhaeren, Maurice Maeterlinck, Georges Eekhoud, Camille Lemonnier et Auguste Jenart, c'est-à-dire celle de *La Jeune Belgique*, demeure un modèle pour les « Jeunes Écrivains de la R.N. », ils tiennent néanmoins à prendre leur propre chemin et s'adapter à leur époque en renonçant au romantisme mélancolique de leurs idoles.

La réception de la littérature de guerre dans la R.N. témoignera par contre d'une plus grande ouverture et d'un certain dépassement des nationalismes. Certains écrivains faisaient partie de la R.N. et de *La Renaissance d'Occident*, qui, elle, se donnait d'emblée plus ouverte et cosmopolite. Ils publiaient dans les deux revues ou dans des éditions y adhérant, ce qui peut être à nouveau révélateur pour leur attitude ambivalente. D'un autre côté, ceci s'explique par le fait que *La Renaissance d'Occident* cesse de paraître entre 1931 et 1938, et que la R.N. « récupère » à un moment donné certains de ses écrivains.

LA RÉCEPTION DE LA LITTÉRATURE DE GUERRE

Observons désormais comment les écrivains du front belge ou les revues liées à eux ont réagi à la grande vague de littérature de guerre, en particulier celle venant d'Allemagne à la fin des années vingt. En lisant *La Renaissance d'Occident*, on apprend qu'une querelle « née de l'excès d'une publicité littéraire spéciale »²² préoccupait les esprits des anciens combattants écrivains de cette revue, c'est-à-dire Charles Conrardy, Max Deauville, Paul de Mont, Jacques Kervyn de Meerendré, Marcel Wyseur et Maurice Gauchez. C'est Max Deauville, sans doute l'écrivain du front belge le plus renommé et dont le roman *Jusqu'à l'Yser* (1917) était considéré par le critique franco-américain Jean-Norton Cru comme « chef-d'œuvre des témoignages en prose de la guerre »²³ de par sa sobriété et son haut

20. *Ibid.*, p. 14.

21. *Ibid.*, p. 16.

22. « Avant-Plan : La guerre et sa littérature », dans *La Renaissance d'Occident*, 01.12.1929, pp. 343-347, ici p. 343.

23. D'après Maurice GAUCHEZ, *Ibidem*.

degré de véracité, qui prendra parole pour fixer la position de *La Renaissance d'Occident*.

Deauville, en s'appuyant largement sur l'étude de Jean-Norton Cru parue en 1929²⁴, met en évidence l'impact qu'ont eu les « légendes héroïques »²⁵. Bien que celles-ci n'aient plus cours que parmi « quelques embusqués prudents » et parmi les « profiteurs de la guerre », il met en garde devant de nouveaux mythes en train de se créer. Il accuse ainsi Barbusse, Dorgelès et Remarque de contribuer à la création et la prolifération de nouvelles légendes susceptibles de pousser les jeunes à reprendre les armes. Selon Deauville, la plupart des récits de guerre ont été trop romancés pour ainsi satisfaire un certain voyeurisme des lecteurs. Pour lui, la véritable image de la guerre est ennuyante et inintéressante :

L'image de la guerre est plus sobre, plus terne, plus pétrie d'ennui, de peur, de contrainte morale, de cafard, d'esclavage et de mélancolie. Elle est laide et inintéressante. Tout le succès des livres à grand tirage est dû au piment qu'ils contiennent, fait de mensonge et de contre-vérité absolue. Il ne s'agit pas ici d'une querelle littéraire, ni d'envie. Au dessus de la réussite littéraire, il y a l'intérêt de l'humanité tout entière.²⁶

Pour Deauville, ce phénomène n'est pas nouveau. Il attribue même une certaine responsabilité de la psychose des francs-tireurs aux récits de Maupassant, Daudet et Zola et pointe avec justesse la peur de l'Autre comme étant à l'origine de bon nombre d'atrocités. Il fait appel aux anciens soldats du front, pour dénoncer la guerre et les légendes héroïques. Au front, on est finalement « tué sans gloire, sans savoir comment, ni par qui, sans rien savoir dans un déchaînement de forces obscures parmi lesquelles le hasard règne seul en maître »²⁷. Ces paroles révèlent le vide ressenti par les anciens combattants, qui est lié à la désillusion et l'incertitude rencontrées au front. La désillusion est celle d'un héroïsme qui s'est avéré être une promesse vide, et même pire que cela. À sa place se mettait l'incertitude du champ de bataille sur lequel tout pouvait arriver. Les soldats n'avaient presque aucune emprise sur les événements, ce qui est reflété dans les mots de Deauville par une dépersonnalisation des meneurs de guerre. Seules des entités vagues et indéfinies comme le « hasard » et des « forces obscures » sont désignées comme « maîtres » des événements.

Ce sont entre autres les légendes de luttes à l'arme blanche d'homme à homme qui servent à façonner des mythes héroïques. La solution pour les bannir serait, selon Jean-Norton Cru, de réécrire l'histoire de la guerre, « et non seulement l'histoire de la dernière guerre, mais celle de toutes les guerres »²⁸. En ce qui concerne les récits « véridiques » de la guerre il se montre pessimiste, en pensant qu'ils n'auront « pas le succès d'autres livres, produits de démarquage, ersatz et simili-guerre, qui flattent la curiosité et font l'enthousiasme à rebours ». Cependant, ils constituent

24. Jean-Norton CRU, *Témoins. Essai d'analyse et de critique des souvenirs de combattants édités en français de 1915 à 1928*, Paris, Les Étoiles, 1929, rééd., Nancy, Presses universitaires de Nancy, « Témoins et témoignages », 1993.

25. « Avant-Plan : La guerre et sa littérature », *op. cit.*, p. 343.

26. *Ibid.*, p. 344.

27. *Ibid.*, p. 345.

28. Jean-Norton CRU cité d'après Max DEAUVILLE dans « Avant-Plan : La guerre et sa littérature », *op. cit.*, p. 346.

pour lui un cri d'alarme qui doit être « entendu de tous ceux qui pendant les années terribles ont fait la guerre à la guerre, » c'est-à-dire par les pacifistes. Et c'est là qu'il commet une erreur que Tucholsky avait déjà pointée du doigt en 1927. Pour lui, un des principaux problèmes du mouvement pacifiste a été de s'adresser aux convaincus, au lieu de persuader les nombreux indécis²⁹.

Cet article de Deauville paru dans *La Renaissance d'Occident* aura plusieurs échos dans la *Revue Nationale*. Dans un numéro spécial dédié à la littérature de guerre³⁰, Joseph Van Roy relativise les énonciations de Deauville. Il veut bien admettre que la guerre soit laide, mais remet en question son aspect inintéressant. Car les ouvrages de Deauville, qui constitueraient « une œuvre réelle, véridique, foncièrement juste »³¹ seraient loin d'être inintéressants. Et c'est là que, pour Van Roy, l'écrivain belge se distingue de Remarque qui n'aurait cherché que la fortune par un récit imaginaire. Il oppose *Jusqu'à L'Yser* et *La boue des Flandres*, dans lesquelles le docteur Duwez alias Max Deauville recherche volontairement ou involontairement « l'émotion par la vérité », aux « histoires ridiculement fausses de Remarque »³².

Jean Noël de la R.N. rejoint certains propos de Deauville et Cru ; il intitula d'ailleurs son étude « Le gout du sang »³³. Bien qu'il croie à la sincérité de tous ces écrivains combattants, il pense qu'aussi bien ceux animés par une « flamme patriotique » que ceux à « l'idéalisme humanitaire »³⁴ risquent de ressusciter la guerre par les images qu'ils en tracent. Ceci serait autant valable pour le belge Théo Fleischman qui « magnifie la guerre »³⁵ que pour Remarque ou Dorgelès. Seul Max Deauville fait à nouveau figure d'exception ; selon plusieurs critiques il était le seul à demeurer « sobre, précis, dans ses descriptions réalistes et philosophiques de la terre ensanglantée, boueuse, aux flancs labourés par la mitraille... »³⁶. Mais avec de tels mots on pourrait aussi se demander si Noël ne flatte pas involontairement le goût du sang du lecteur. Parlant de *Mes Cloîtres dans la Tempête* de Martial Lekeux, Noël met surtout en évidence les traits humains (lorsqu'il exprime le dégoût devant l'immense tuerie) et romanesques (dans les jeux de lumière du soleil et de la lune), et critique surtout l'extravagance de Lekeux lorsqu'il fait intervenir un Dieu d'Amour et de Miséricorde dans le champ de bataille.

Ces écrivains du front belge se montraient donc plutôt critiques envers la littérature de guerre en général, aussi bien envers celle venant de France et d'Allemagne, qu'envers la production belge. La critique était ainsi porteuse d'un souci qui dépasse les nationalismes, comme le montrera la partie qui suit.

29. Ignaz WROBEL (=Kurt TUCHOLSKY), „Über wirkungsvollen Pazifismus“, dans *Die Weltbühne*, 11.10.1927, n° 41, p. 555.

30. *La Revue Nationale*, n° 23, 15.10.1930.

31. Joseph VAN ROY, « Max Deauville », *op. cit.*, pp. 362-364, ici p. 362.

32. *Ibid.*, p. 363.

33. Jean NOËL, « Le gout du sang », dans *La Revue Nationale*, n° 24, 15.11.1930, pp. 380-382, et n° 25, 15.12.1930, pp. 388-392.

34. *Ibid.*, p. 380.

35. *Ibid.*, p. 388.

36. *Ibidem*.

NEUTRALISATION DES NATIONALISMES ?

En ce qui concerne la réception des romans de guerre allemands, la R.N. semblait vaciller entre une propagande nationaliste avec des sentiments anti-allemands – ceci probablement sous l'influence de la génération symboliste de *La Jeune Belgique* –, et le point de vue d'une communauté de destin de tous les soldats³⁷.

Robert Merget, l'éditeur responsable de la R.N., qui n'a connu la guerre qu'en tant qu'enfant, se montre assez enthousiaste dans sa première critique de *À l'Ouest rien de nouveau*. Comme d'autres critiques, il voit dans le livre de Remarque la confirmation d'une fraternité universelle entre soldats. L'ouvrage apporterait « enfin cette certitude que les blonds soldats de la Germanie ont – du moins en général – détesté cette guerre d'agression dont ils ne comprenaient pas les mobiles »³⁸. Il y a un air de réconciliation et de neutralisation des nationalismes, lorsque Merget parle d'« ex-ennemis » et il va même à désigner le roman comme un « document historique de la plus grande importance » et comme un « document humain ».

À l'Ouest rien de nouveau est en effet le cri de désespoir de tous les jeunes désemparés par la grande tuerie et qui sont vite devenus des « déclassés » de l'après-guerre. Et comme nous sommes un peu tous « des mutilés de l'enthousiasme », nous, combattants et non-combattants, qui vécûmes dans cette atmosphère empoisonnée de la guerre, nous avons voulu ce livre.³⁹

S'il accorde une certaine responsabilité aux préjugés ayant creusé le fossé entre les pays, il subsiste néanmoins pour Merget une différence frappante entre les mentalités « germaine » et « latine » – le livre de Remarque se distinguant ainsi de par son esprit germanique des livres d'auteurs francophones. Cependant, cette opposition ne semble pas un obstacle insurmontable, il lance même un appel à tous pour travailler « à aplanir ce conflit » et souhaite une intensification des échanges intellectuels. Le roman de Remarque est finalement perçu comme un message de paix, car « de tels livres [...] font plus, à mon avis, pour la paix du monde que mille conférences diplomatiques »⁴⁰.

Un an plus tard, dans le numéro spécial dédié à la littérature de guerre, Merget adopte, avec un certain recul et après la lecture de l'article de Deauville, un autre point de vue. Il accuse « le rusé Allemand » d'avoir calculé l'instant psychologiquement et politiquement idéal pour remporter le plus de succès possible avec son livre, et cela avant tout auprès des « peuples ex-ennemis ». Tout comme Deauville, il dénonce finalement le « romantisme fiévreux » et « la recherche du macabre » qui servirait avant tout à captiver le lecteur⁴¹.

Merget oppose au roman de Remarque, qui pour lui n'a maintenant plus rien de typiquement allemand – alors qu'il s'en servait l'année précédente pour démontrer

37. Voir aussi l'étude de Hubert ROLAND, « La réception de la littérature de guerre en Belgique. Un fragile élan de réconciliation ? », dans *Textyles* n° 32-33, 14-18 : une mémoire littéraire, s. dir. Hubert ROLAND & Pierre SCHOENTJES, Bruxelles, Le Cri, 2007, pp. 72-88.

38. Robert MERGET, « À propos de *À l'Ouest rien de nouveau* », dans *La Revue Nationale*, n° 10, 15.09.1929, pp. 145-148, ici p. 145.

39. *Ibid.*, p. 146.

40. *Ibid.*, p. 148.

41. Robert MERGET, « Littérature de guerre – Point de vue », dans *La Revue Nationale*, n° 23, 15.10.1930, pp. 353-359, ici p. 357.

la différence entre mentalités germanique et latine –, le livre *Guerre* (1928) de Ludwig Renn. En faisant référence à la psychose des francs-tireurs, Renn semble avoir réveillé la rancœur et les sentiments nationalistes chez Merget, qui n'hésitera pas à avoir recours à des stéréotypes visiblement bien ancrés. Même si le roman est jugé stylistiquement inférieur à celui de Remarque, Renn définit pour Merget « la mentalité de l'Allemand, le vrai cette fois ! »⁴². Le Capitaine Jacoby renoue également avec l'image stéréotypique de l'Allemagne barbare et y oppose fierté nationale et sentiments héroïques des soldats de l'Yser. Si la France avait connu en 1066 son Guillaume le Conquérant, l'Allemagne était menée en 14-18 par « Guillaume l'Exterminateur »⁴³.

Cependant, Jean Noël dans son étude « Le goût du sang » prend la défense de Remarque et relativise certaines critiques. Même s'il avait recherché le succès, ce qui n'est finalement pas si étonnant pour un écrivain publiant un livre, « il n'en est pas moins vrai que le livre de Remarque fait "plus pour la paix du monde que mille conférences diplomatiques" »⁴⁴, écrit-il en citant Robert Merget. Quant à la véracité des histoires, Noël estime qu'il est difficile de la vérifier, « les morts ne pouvant parler ». Ludwig Renn par contre n'est guère épargné de critique, son livre ne serait qu'une « infâme saleté [...] ». Cette ordure anti-française (anti-belge surtout !), n'est pas un livre, pas même un bouquin, mais un médiocre carnet de route »⁴⁵.

La conclusion de Noël résume bien la réception des romans de guerre allemands dans la R.N. Il y a désormais une dualité au niveau de l'image de l'Allemagne qui reflète bien l'avant- et l'après-guerre. Alors que l'Allemagne romantique prônée par la génération symboliste n'est pas oubliée, l'image de l'Allemagne militariste subsiste. Et pour Noël cette dualité se reflète de manière exemplaire dans les romans de guerre de Remarque et de Renn : « Il y a toujours deux Allemagnes : l'une, arrogante et militariste ; l'autre, humaine et romantique. L'Allemagne de Renn et celle de Remarque »⁴⁶.

LES INVALIDES DE GUERRE À EUPEN-MALMEDY

Dans les Cantons de l'Est, que les aléas de l'histoire ont fait devenir français en 1795, allemands en 1815 et belges en 1920, la situation fut particulière. Les anciens combattants ont tous été des soldats allemands, mais par souci d'intégration, l'État belge les regroupa dans une association régionale et se chargea des pensions de guerre. Le *Friedensbund der Kriegsteilnehmer* (FdK) allemand, dont il a été question auparavant, trouve un certain écho chez les « Invalides » d'Eupen-Malmedy. Même s'il ne s'agit pas explicitement d'une ligue pacifiste, son journal indique clairement l'attitude anti-militariste de ses membres et accorde vers la fin des années vingt un intérêt particulier à la littérature de guerre allemande.

Après des tentatives timides de création d'un groupement de vétérans de guerre selon le modèle allemand, fut fondée en 1923 l'association régionale des

42. *Ibid.*, p. 358.

43. A. JACOBY, « Les Vrais [sic] témoins de la guerre », dans *La Revue Nationale*, n° 24, 15.11.30, pp. 369-378, ici p. 372.

44. Jean NOËL, *op. cit.*, p. 390.

45. *Ibidem.*

46. *Ibid.*, p. 391.

« Invalides » pour les Cantons de l'Est et La Calamine. Tout comme les autres associations régionales belges, elle dépendait à partir de novembre 1927 de la Fédération Nationale des Invalides (F.N.I.) et possédait son propre journal mensuel, *L'Invalide*⁴⁷. Il servait tout d'abord à donner aux anciens combattants ou à leurs ayants droit des informations concernant les pensions, indemnités et autres réglementations prévues par l'État belge. En même temps, il avait un rôle de communication dans la vie associative. Mais ce sont surtout les contributions marquées d'un esprit pacifiste militant qui s'avèrent intéressantes. À plusieurs reprises des articles se terminent avec le mot d'ordre « *Nie wieder Krieg !* » (Plus jamais la guerre !) ce qui est un écho indéniable des démonstrations du mouvement du même nom dans l'Allemagne du début des années 20. Ces articles montrent un certain engagement politique de l'association qui ne reste pas confiné à Eupen-Malmedy. Vu les liens parfois étroits entre les milieux dits « pro-allemands » à Eupen-Malmedy et des organisations allemandes (le *Verband für das Deutschtum im Ausland*, et à partir de 1933 des organisations nazies)⁴⁸, les membres éminents de *L'Invalide* s'intéressaient de près à l'évolution politique en Allemagne. Il n'y a aucun doute que les membres du comité de rédaction étaient de fervents lecteurs de revues allemandes de gauche comme *Das andere Deutschland* et *Die Weltbühne* dont le rédacteur en chef et un journaliste furent incarcérés pour avoir publiés des secrets militaires relatifs à la *Luftwaffe* en 1929. Il arrivait d'ailleurs que *L'Invalide* reprenne littéralement des articles de ces publications. Un exemple en est « *Die andere Seite* »⁴⁹ (« L'autre côté », l'auteur parle ainsi des militaristes), initialement paru dans *Das andere Deutschland*, et qui constitue une critique virulente de l'image positive de la guerre donnée par Ernst Jünger dans *Les orages d'acier* (1919). Tout en citant le roman, le journaliste dénonce la représentation de cette grande tuerie comme une activité sportive et récréative.

Au regard de la position particulière de l'association dans les Cantons de l'Est, la réception de la littérature de guerre allemande ne se révèle guère surprenante et est moins ambivalente qu'à l'intérieur du pays. Dans sa lecture de *À l'Ouest rien de nouveau*⁵⁰, le rédacteur en chef Fernand Abinet soulève une série d'aspects importants mis en avant par Remarque : le patriotisme inculqué aux soldats, l'animalisation de ceux-ci au front, le langage dans les tranchées, mais aussi l'esprit de camaraderie. Le livre est considéré comme un « *Denkmal für alle Gefallenen* » (« Monument pour tous les soldats morts au combat »), c'est-à-dire comme un lieu de mémoire supranational. Le titre de l'article, « *Remarque, wir und die anderen* » (Remarque, nous et les autres) indique l'opposition entre les membres de l'association des Invalides (« nous ») et les « pro-allemands » militaristes (« les autres ») qui pour la plupart n'avaient pas été au front. C'était un argument souvent utilisé par les Invalides pour critiquer « les autres » et les désigner de « Hurrapatrioten », une désignation qui est non sans rappeler les « embusqués prudents » de Deauville. Cet article fut repris par le quotidien pro-belge *Grenz-*

47. Titre complet : *L'Invalide. Journal de l'Association des invalides de guerre, invalides militaires, ayant droits et anciens combattants de Eupen-Malmedy-Saint-Vith et La Calamine* (1924-1940). Toute citation ultérieure portant le nom *L'Invalide* fait référence cette édition.

48. Voir à ce sujet Carlo LEJEUNE, *Die Säuberung*, Band 1. *Ernüchterung, Befreiung, Ungewissheit* (1920-1944), Büllingen, Lexis, 2005.

49. A. RUDOLFF, « Die andere Seite », dans *L'Invalide*, 01.07.1931.

50. Fernand ABINET, « Remarque, wir und die anderen », dans *L'Invalide*, 01.03.1930.

*Echo*⁵¹ qui avait déjà loué dans un article antérieur *À l'Ouest...* comme « Denkmal unseres unbekannten Soldaten »⁵² (Monument à notre soldat inconnu). Le *Grenz-Echo* s'intéressera par la suite surtout à la querelle autour de l'adaptation filmique du roman et à son interdiction par les nazis dès 1931⁵³.

Il revient à *L'Invalide* d'Eupen-Malmedy une place particulière dans l'histoire de la littérature de guerre pour avoir publié en 1931 le seul roman de guerre belge en langue allemande. Tout comme *À l'Ouest rien de nouveau* de Remarque est d'abord publié dans la *Vossische Zeitung* en 1928 pour paraître l'année suivante aux éditions Ullstein à Berlin, le récit *Bataillon Eupen-Malmedy* de l'Eupenois Peter Schmitz⁵⁴ est publié d'abord dans *L'Invalide*. Mais, vu la fin de la vague de littérature pacifiste et le changement du climat politique allemand, son auteur devra attendre six ans avant de voir la publication de son roman sous forme de livre, portant le titre révisé *Golgatha* (1937)⁵⁵. Le contexte politique en Allemagne voulait que l'accueil favorable du livre se limite aux Cantons de l'Est, où *L'Invalide* et le *Grenz-Echo* le percevaient à juste titre comme un lieu de mémoire pour le régiment d'Eupen-Malmedy, mais surtout comme avertissement contre toute nouvelle guerre, qui devait pallier toute vision romantique prévalente chez certains jeunes⁵⁶. C'est ainsi que *L'Invalide* prône, en 1937, le réalisme du roman en écrivant que son auteur raconte « la vérité horrible sans aucun voile »⁵⁷.

PETER SCHMITZ ET L'ASSOCIATION DES ÉCRIVAINS DU FRONT

La nécrologie de l'écrivain eupenois Peter Schmitz dans le journal hebdomadaire *La Nouvelle Belgique*⁵⁸ – sans doute rédigée par son ami et collaborateur Alfred François Sluse, l'éditeur responsable du journal – souligne la loyauté du défunt envers l'État belge⁵⁹. Ceci fait référence à l'engagement journalistique de Schmitz, qui écrivait pour les trois publications pro-belges à Eupen-Malmedy, c'est-à-dire le *Grenz-Echo*, *La Nouvelle Belgique* et *L'Invalide*, mais aussi à son ac-

51. *Grenz-Echo*, 12.03.1930.

52. *Grenz-Echo*, 26.10.1929.

53. En effet, Josef Goebbels parvient à exercer suffisamment de pression par le biais de groupes organisés causant des chahuts et des bagarres dans les salles de cinéma pour obtenir l'interdiction du film.

54. Pour un aperçu biographique de cet écrivain nous renvoyons à Philippe BECK, « deutschsprachige Literatur », dans *Belgien. Geschichte, Politik, Kultur, Wirtschaft*, s. dir. Johannes KOLL, Münster, Aschendorff, 2007, pp. 203-223, pp. 209-212.

55. Au sujet de ce roman singulier voir Philippe BECK, « Das Deutschlandbild in der deutschsprachigen Literatur Belgiens in der Zwischenkriegszeit. Der Fall des ostbelgischen Anti-Kriegsromans *Golgatha* von Peter Schmitz », dans *Deutschlandbilder in Belgien 1830-1940*, s. dir. Marnix BEYEN, Greet DRAYE et Hubert ROLAND, Münster, Waxmann, 2009 (à paraître). Pour un aperçu du paysage éditorial littéraire dans les Cantons de l'Est entre 1922 et 1940 voir Id. « Literaturvermittlung in Ostbelgien zur Zwischenkriegszeit, in *Kulturelle Überlieferungen: Regionale Literaturgeschichte, Pflege und Vermittlung von Literatur* », dans Cornelia ILBRIG, Bernd KORTLÄNDER, Enno STAHL (Hg.), *Kulturelle Überlieferung. Bürgertum, Literatur und Vereinswesen im Rheinland 1830-1945*, Düsseldorf, Grupello « Heinrich-Heine-Institut Düsseldorf. Archiv Bibliothek Museum. Herausgegeben von Joseph A. KRUSE, Band 12 », 2008, pp. 227-245.

56. *Grenz-Echo*, 18.11.1937.

57. « der Verfasser [berichtet] die schaurige, die grausame Wahrheit in ihrer furchtbaren Nacktheit », Fernand ABINET, « *Golgatha* », dans *L'Invalide*, 01.12.1937.

58. Ce journal hebdomadaire bilingue (allemand/français) fut fondé à l'initiative du Haut Commissaire Herman Baltia, à la tête du gouvernement transitoire Eupen-Malmedy de 1920-1925, et parut de 1923 à 1940 sous la responsabilité de Alfred François Sluse.

59. *La Nouvelle Belgique*, 18.02.1938.

tivité intense pour les Services de Renseignements alliés dont il était avec ses nombreuses relations, sans surestimation, une figure clé dans la région frontalière⁶⁰.

Cette nécrologie est également l'unique source indiquant la couleur politique de Schmitz. Il aurait été avec Sluse à l'origine de l'association libérale d'Eupen. En effet, la prolifération des idéaux libéraux dans les Cantons de l'Est va de pair avec l'attitude pro-belge de Schmitz. Le parti libéral belge se voyait comme garant des valeurs démocratiques et accentuait sa loyauté envers la couronne belge. L'hebdomadaire *La Nouvelle Belgique*, fondé en 1923, était l'organe du parti libéral à Eupen-Malmedy et constituait ainsi le début des groupements libéraux régionaux dans les Cantons de l'Est.

Finalement, le journal indique que « M. Schmitz a fait partie de l'association des Écrivains du front ». Comme Schmitz écrivait en allemand, on serait tenté de croire qu'il s'agissait d'un groupement allemand. Mais comme mentionné au début de cet article, ce type de collectif d'écrivains était inexistant en Allemagne. Il s'agissait plutôt d'une association belge dans laquelle Schmitz en tant que germanophone ne maîtrisant pas vraiment la langue française n'a probablement joué aucun rôle important. Mais un collectif portant littéralement ce nom est inexistant. Vu le manque de sources ou le silence de celles-ci, on en est réduit à émettre des hypothèses. Soit il s'agissait d'une des associations citées auparavant, soit Sluse parlait simplement des Invalides à Eupen-Malmedy avec leur journal mensuel ayant publié la première version du roman de Schmitz. Cependant, le groupement des Invalides n'était pas une association d'écrivains. Par contre, Schmitz avait des connaissances à Bruxelles, ce qui nous laisse penser qu'il est question d'une des associations dont il a été question au préalable. Idéologiquement Schmitz était plus proche du cercle de *La Renaissance d'Occident* ou d'une des autres associations présidées par Gauchez. D'un autre côté, son ami Sluse, en tant qu'auteur du livre *Sans solde* (1936), faisait partie du cercle des écrivains du front autour de la R.N. La question reste ouverte, mais la collusion entre Schmitz et Sluse nous fait pencher en faveur de la R.N.

CONCLUSIONS

Les écrivains belges entretenaient avant la guerre une relation positive avec leurs grands pays voisins. Le viol de la neutralité belge en 1914 modifia profondément le rapport avec l'Allemagne et ébranla l'image de la culture belge comme une synthèse de romanité et de germanité. À côté de l'expérience du front, ceci eut aussi des répercussions sur les soldats écrivains. Les nationalismes ne semblent pas vraiment être dépassés dans la *Revue Nationale*, tandis que *La Renaissance d'Occident* se montre plus ouverte et cosmopolite. La réception des romans de guerre allemands parmi les écrivains du front est également éloquente. Dans la R.N., l'idée d'une fraternité universelle des soldats du front fait finalement place à une image dualiste de l'Allemagne. D'un côté on veut toujours croire qu'il y a

60. À ce sujet voir Philippe BECK & Étienne VERHOEYEN, « Agents secrets à la frontière belgo-allemande. Des Services de Renseignements alliés et allemands entre 1920 et 1940 dans la région d'Eupen », dans *Cahiers d'histoire du temps présent = Bijdragen tot de eigentijdse geschiedenis*, n° 21, Bruxelles, CEGES/SOMA, 2009 (à paraître).

une Allemagne romantique et humaniste, de l'autre côté on perçoit sa part des ténèbres, la laissant paraître comme barbare et militariste.

Quant aux Cantons de l'Est belges, il n'est guère étonnant que la population largement germanophone s'intéresse de très près aux événements dans l'ancienne patrie. L'association des Invalides, foncièrement pro-belge, poursuit l'idéologie pacifiste du FdK et du mouvement *Nie-wieder-Krieg* bien après que leur impact ne se soit évaporé en Allemagne, et font de temps à autre de leur journal mensuel l'écho des revues antimilitaristes allemandes, pendant que d'autres publications à Eupen-Malmedy (*Eupener Zeitung*, *Eupener Nachrichten*, *Der Landbote*, *Malmedy-St. Vith's Volkszeitung*, ...) se rapprochent dangereusement de l'idéologie nazie. Il est difficile de mesurer la portée de cette lutte pacifiste, mais il est possible qu'elle ait été limitée principalement au petit territoire d'Eupen-Malmedy. Car *L'Invalide* et le quotidien *Grenz-Echo* étaient des publications régionales qui, de plus, étaient interdits sur le territoire du Reich dès 1933.

La réception de la littérature de guerre allemande véhicule un pacifisme cohérent : le militarisme de Jünger est dénoncé, tandis que la création d'un lieu de mémoire universel pour le soldat inconnu par Remarque est saluée. Quant à *Golgotha* (1931/1937), le seul roman anti-guerre belge de langue allemande, il est doté d'un esprit foncièrement pacifiste, antimilitariste et internationaliste, raison pour laquelle il ne pouvait être édité en Allemagne après 1933. La mort prématurée de son auteur en février 1938 empêchera les traductions du roman en français et en anglais, pourtant déjà annoncées.

Le fait que tout discours nationaliste est absent dans *L'Invalide* des Cantons de l'Est – ce qui n'empêche pas des prises de position vis-à-vis de mouvements pro-allemands militaristes à Eupen-Malmedy – est assez remarquable. Ceci s'explique par le changement de nationalité de 1920. De par ce fait les invalides de cette région étaient confrontés à une double appartenance : ils avaient combattu pour le Kaiser et étaient désormais des anciens combattants d'une association belge. C'est l'expérience de la guerre jointe à celle de la frontière qui les poussa à dépasser, ou à mettre entre parenthèses, les nationalismes.

Philippe BECK

Université catholique de Louvain (Louvain-la-Neuve)